

Colloque franco-japonais : <Mère> <Père>, où en est-on ?

Vendredi 6 et samedi 7 décembre 2002
Institut Franco-Japonais de Tokyo

Relation mère-enfants : problèmes actuels en France

Aldo Naouri
Paris

J'aimerais, tout d'abord, si vous me le permettez, remercier les organisateurs de cette manifestation - et tout particulièrement Madame Naoko Tanasawa - de m'avoir invité à prendre la parole dans ce colloque.

J'aimerais également dire combien j'ai été intéressé et passionné par tout ce que j'ai entendu jusqu'à présent.

J'espère pouvoir vous intéresser, tout autant, par mon abord des problèmes actuels de la relation mère-enfants en France.

Que puis-je en dire, succinctement, de cette relation ?

J'en dirai que je l'ai vue progressivement se transformer, au fil des quarante années d'une carrière de pédiatre à laquelle je vais mettre fin dans à peine quelques jours.

C'est une transformation que je juge regrettable. Elle l'est d'autant plus que jamais la santé physique des enfants n'a été aussi bonne !

Il faut croire, et espérer, que cet état des choses est transitoire. Qu'il témoigne seulement du lent travail par lequel les hommes et les femmes ont entrepris d'interroger leur façon de communiquer.

Pour étayer ce rapide aperçu, je diviserai mon exposé en trois parties :

- Je décrirai, tout d'abord, mais sans m'y attarder, les troubles nouveaux qui affectent l'enfant et qui font l'objet de la démarche parentale.

- Cela me conduira, dans une seconde partie, à faire une forme d'historique des facteurs qui suscitent ces troubles.
- J'essaierai, pour finir, de produire une analyse de la mutation qui a généré ces mêmes facteurs. Ce qui m'amènera à soulever des questions que nous aurons sans doute à reprendre au cours de la table ronde.

Panorama des troubles qui affectent l'enfant

Il y a quarante ans, dans l'état où se trouvait la médecine, et plus particulièrement la médecine d'enfants, les parents nous conduisaient leurs enfants en nous demandant de faire en sorte qu'ils ne meurent pas et qu'ils puissent jouir de la meilleure santé possible.

Aujourd'hui, heureusement rassurés sur ce point, les parents nous demandent de les aider à éduquer leurs enfants et à en faire des êtres adultes solides et équilibrés.

Si la formation des pédiatres leur permet de continuer de répondre correctement à la première demande, elle ne leur donne aucun moyen de répondre à la seconde.

Si j'ai, pour ma part, entendu et tenté de répondre à cette nouvelle demande, c'est en raison des formations complémentaires que j'ai acquises : je suis ainsi devenu un médecin qui soigne le corps des enfants tout en restant attentif au moindre propos que les parents tiennent à son sujet.

La prise en charge de ce discours parental permet de constater que les maux du corps sont étroitement liés aux mots du discours. Le symptôme s'avère toujours être la partie visible d'un discours inexprimable. Au point que si on tente de le faire disparaître, il insistera, ou bien il se transformera. Jusqu'à parvenir à faire entendre ce qui avait besoin d'être dit.

Je vais vous en donner un exemple - que je résume beaucoup : j'en ai fait la matière de tout un livre !

Un bébé de trois mois avait de la diarrhée. Le symptôme est bénin. Ce qui l'était moins, en l'occurrence, c'est que j'ai eu à voir ce bébé six fois en trois jours. Sans parvenir ni à le guérir ni à calmer l'énorme angoisse de ses parents.

Or, à chaque fois que je le voyais, la grand mère maternelle, présente à la consultation, me répétait une phrase, toujours la même, une phrase à l'apparence anodine, sinon insignifiante. Elle me disait : « c'est normal,

Docteur, c'est leur premier, c'est un garçon, il a trois mois, il a de la diarrhée ». Cette dernière fois, ne sachant plus que faire, au lieu de recevoir la phrase sans rien dire, j'ai demandé à la grand mère : « et alors ? ». Elle m'a répondu : « vous me voyez, moi, je suis la seconde de ma mère ; avant moi, elle a eu un garçon, à trois mois il a eu de la diarrhée et il est mort. Ma fille que vous voyez, c'est ma deuxième ; avant elle, j'ai eu un garçon ; à trois mois, il a eu de la diarrhée et il est mort. C'est normal, c'est leur premier, c'est un garçon, il a trois mois, il a de la diarrhée, il va mourir ! »

Le langage s'exprime donc de toutes sortes de manières. Par les symptômes qui affectent le corps et par les mots du discours.

Cette vérité, il faut la garder en mémoire.

La médecine est parvenue, aujourd'hui, à préserver le corps. Et c'est tant mieux ! Mais elle a, en même temps, colmaté la voie d'expression que ce corps constituait. Si bien qu'on assiste à un déplacement du symptôme qui migre du physiologique au comportemental.

Les troubles les plus fréquents qui affectent, aujourd'hui, les enfants peuvent être, en gros, rapportés à la catégorie des retards de la maturation. Ils témoignent d'une surprotection parentale en général et maternelle en particulier.

Ils se traduisent par :

- des troubles du sommeil, qui surviennent à tout âge ;
- des troubles moteurs consécutifs à une mauvaise intégration du schéma corporel ;
- des troubles du langage : troubles de l'acquisition ou du développement ;
- des troubles du comportement : caprices, opposition, violence, hyperactivité ;
- des retards d'acquisition de la lecture, de l'écriture, de l'orthographe ;
- des retards scolaires.

Nos sociétés gèrent, bien entendu, tout cela en multipliant le nombre des rééducateurs de toute disciplines.

Ce faisant, elles traitent l'effet et non pas la cause. Attendant sans doute que la cause se traite d'elle-même, sans cesser pour autant de la soutenir comme en atteste la valorisation de l'enfant et plus particulièrement la relation de sa mère à lui !

Ça n'a pas été simple pour moi de dénoncer des options aussi contradictoires. Je l'ai fait en publiant une dizaine d'ouvrages destinés à un large public et centrés sur l'inquiétante montée en flèche de certains chiffres fournis par les statistiques officielles.

Qu'on en juge !

En quelques années à peine, la courbe des mariages a chuté considérablement, alors que la courbe des divorces a augmenté dans les mêmes proportions. À Paris, un appartement sur deux est occupé par une personne vivant seule avec ou sans enfant !

On voit ainsi se multiplier les familles dites 'recomposées', souvent difficiles à gérer pour les parents et plus encore pour les enfants qui y vivent. Le phénomène est paradoxal. Car à l'heure de la liberté sexuelle, les partenaires qui ont brisé leur couple ne renoncent cependant pas à en fonder d'autres. Comme s'ils continuaient d'attendre quelque chose de la vie à deux !

Les pères divorcés cessent souvent de se sentir concernés par leur condition : au bout de 8 ans de séparation, 10% seulement d'entre eux continuent de voir leurs enfants.

La catégorie des familles dites 'monoparentales', composées à 88% de femmes, a explosé en deux décennies. De 79.000 en 1979, elle sont passées à 1.390.000 en 1993 et à 1.750.000 en 1999. Soit une augmentation d'environ 2215% en vingt ans, c'est à dire une moyenne globale d'environ 110% par an. Les statisticiens insistent néanmoins sur l'existence d'un certain ralentissement de la courbe puisque l'augmentation totale de ces familles monoparentales de 40% notée entre 82-90 est tombée à 22% entre 90 et 99.

Le constat de ce ralentissement ne fait que souligner l'énorme bond de la courbe entre 79 et 82 ! Ce qui n'est certainement pas un effet de hasard.

Une incursion rapide dans l'histoire

Je corrèlerai volontiers ce bond à une date à peine antérieure, c'est à dire à 1975. 1975, c'est l'année de la légalisation de l'avortement en France. Cette légalisation, attendue depuis longtemps, ne résolvait pas seulement un problème épineux, elle parachevait la maîtrise totale de la contraception. Elle a été accueillie avec enthousiasme par les générations montantes, Et pour cause !

Un peu moins d'une décennie auparavant, en mai 68, une véritable révolution des mentalités avait violemment secoué le carcan de ce qu'on avait désigné comme 'l'idéologie bourgeoise' et promu une libéralisation des mœurs censée offrir enfin à chacun l'accès à une sexualité saine et sans entrave.

Qui aurait pu trouver à y redire ?

Mai 68 n'a pas été un produit du hasard. Il semble avoir été l'aboutissement d'un long processus historique qui a travaillé, des siècles et des millénaires durant, la sphère occidentale.

Le temps me manque pour traiter cela d'une façon autrement que rapide et je vous prie de m'excuser pour ce qui pourrait vous paraître excessif ou approximatif.

Remontons loin, très loin, dans le temps. Et regardons, sans jugement ni passion, l'évolution des sociétés dont je parle.

Le monothéisme chrétien, qui a diffusé depuis deux millénaires dans le monde occidental, y a importé, le concept de 'Dieu le père', symbole suprême, à qui reviennent tous les enfants le jour de leur baptême.

Le père de la cellule familiale - auteur de la procréation et reproducteur de ce seul fait du pêché de chair originel - demeurerait, certes, un père réel, mais au prix d'un sérieux amoindrissement de son rôle symbolique.

Le christianisme a conféré ce rôle symbolique, retiré à l'ensemble des pères, au représentant du symbole suprême, à savoir le Pape. Lequel Pape avait le pouvoir de le conférer, à son tour, aux différents monarques. Les rois étaient en effet dits 'de droit divin'. Ils faisaient la guerre, souvent au nom de la chrétienté, et enrôlaient les hommes à cet effet, leur conférant ainsi une bribe de leur pouvoir. Il se constituait ainsi une sorte de cascade de relais qui allaient de Dieu le père au père tout court, en passant par le Pape, les monarques et la collection de leurs subordonnés.

La France a été de tout temps, la fille aînée de l'Église - placée de surcroît sous le signe de la Vierge Marie, mère du christ. Elle l'est restée dans sa mentalité, même après la Révolution de 1789 - n'oublions pas que Napoléon lui-même, issu de la Révolution, a tenu à avoir le Pape à son couronnement. L'état d'esprit des législateurs français ne s'est jamais tout à fait affranchi de ce type de disposition.

Comme en attestent les dispositions légales, le père a longtemps gardé, au sein de sa famille, le pouvoir, saupoudré de symbolique, que le consensus sociétal issu du discours chrétien lui avait reconnu,.

C'est l'ère industrielle qui va bouleverser profondément cette organisation.

Ses profits ne pouvaient pas, en effet, s'accommoder d'une structure sur laquelle régnerait un autre pouvoir que le sien. Il lui fallait pouvoir décider de tout, de la mobilité des hommes, comme de leurs destins.

Le rôle et l'importance de la place du père ont ainsi été, y compris et surtout au plan légal, progressivement rognés. Et ce, avec comme justification, le souci de retrouver l'esprit de la Révolution, de promouvoir la Démocratie et d'assurer enfin le Bien-être matériel de chacun.

C'est en cela que mai 68 serait l'aboutissement de ce lent processus. Il a décrété qu'on avait enfin 'tué le père' et qu'il était désormais 'interdit d'interdire'.

À partir de cette date, plus personne en effet n'a osé soutenir l'instance paternelle - quand j'ai publié, en 1985, un livre intitulé 'une place pour le père', j'ai été traité de fou et de rétrograde.

Si bien que le père, qui ne bénéficie plus du moindre consensus sociétal, se démet. Il déserte sa place et n'occupe plus sa fonction. Pour se consoler, il investit une sexualité débridée et sème, ici et là, des enfants qu'il abandonne sans regret, à leurs mères.

La fonction paternelle

Mais un père, est-ce aussi important que cela ?

Si on en juge par le nombre de femmes qui ont décidé de s'en passer pour élever leurs enfants, et si on en parle uniquement en termes idéologiques, on pourrait dire qu'on n'a rien à en faire, et que l'amointrissement de son importance est une bénédiction.

Sauf qu'à prôner une telle opinion, on fait régresser l'humain vers le plus profond du règne animal dont il s'est séparé en inventant le langage et les cultures.

Qu'en est-il, alors ?

Aussi curieux que la chose puisse paraître, c'est du côté des progrès accomplis, ces trois dernières décennies, par la fœtologie et la psychophysiologie néonatale, que la question du père peut être abordée et éclairée différemment.

On sait, en effet aujourd'hui, que loin d'être passif, le fœtus accumule dans son cerveau sensoriel, au fil de la grossesse, une quantité phénoménale de sensations toutes issues du corps de sa mère. Il naît en quelque sorte avec un 'acquis' qui le branche immédiatement sur elle, rendant leur communication extrêmement sensible et hautement fiable. Il en va au point qu'il lui suffit de huit heures de vie aérienne pour pouvoir la reconnaître sur photo, avec des yeux qui n'avaient jamais exercé leur pouvoir jusque là ! Cet 'acquis' constitue pour lui une forme d'alphabet élémentaire qui interviendra, sa vie durant, dans sa perception du monde extérieur.

La mise en œuvre immédiate de cette communication va être sans cesse renforcée par les effets des soins et du nourrissage répétitif.

Au fil des semaines et des mois, elle va faire de la mère le premier objet d'amour, et ce, que le bébé soit fille ou garçon.

Si les premiers mois de vie vont être occupés par une accumulation de plaisirs sans nombre qui feront croire que la mère est une inépuisable dispensatrice de vie, il n'en sera pas de même dans les mois suivants.

Car, un jour, et pour des raisons les plus banales, la toute disponibilité de la mère sera immanquablement prise en défaut. Loin d'être surmontée, l'épreuve va générer une terreur considérable. Ce sont ses manifestations qu'on repère vers la fin du troisième trimestre de vie et qu'on nomme 'angoisse du neuvième mois'. La mère a cessé d'être seulement dispensatrice de vie, elle est également créditée d'un effrayant pouvoir de mort.

Les choses sont vécues de la même manière, je le répète, par le bébé garçon comme par le bébé fille. Et elles laissent, sur l'un comme sur l'autre, une trace profonde et à jamais indélébile.

L'un et l'autre, le bébé garçon comme le bébé fille, sont désormais prêts à créditer cette mère d'une véritable 'toute-puissance' et vont développer la même stratégie pour s'en accommoder : l'attacher à eux, s'attacher à elle et opposer, à la toute-puissance qu'ils lui supposent, ce qu'ils croient être la leur : c'est la période des caprices.

C'est le début de ce qui peut devenir 'une folie à deux' si l'enfant et sa mère n'ont pas réussi à trouver un père pour les sortir de cette.

C'est à partir de ce moment-là que les vécus et les stratégies vont diverger.

C'est à partir de là qu'intervient la différence des sexes.

L'inconscient ignore le sexe féminin. Il n'a de site (comme on parlerait de site internet) que pour le sexe masculin.

Dit ainsi, cela paraît inadmissible sinon révoltant. Et c'est souvent mal reçu. Au point qu'on en arrive à se demander si la psychanalyse n'est pas elle-même un discours théorique élaboré par les seuls hommes et destiné à leur service exclusif. Mais c'est plus facile à concevoir si on se réfère à une simple projection cinématographique : on ne s'attend pas, en effet, à ce que l'appareil de projection figure sur l'écran où se projette l'image. Du sexe féminin, chacun porte sur lui la trace, comme en témoigne ce que j'ai appelé un 'acquis' dont est doté le nouveau-né. La présence du seul sexe masculin dans l'inconscient n'introduit donc pas de hiérarchie. Elle ne dit pas que le sexe masculin est supérieur au sexe féminin, ou que le sexe féminin est supérieur au sexe masculin. Cette présence n'est là que pour poser le sexe masculin comme le représentant, indispensable, de la différence.

Pendant ces longs mois de bouillonnement perceptuel, l'immense métaphysicien qu'est le bébé va intégrer ce qu'il vit à chaque instant et en tirer des conclusions.

Quand il est petit garçon, il prend conscience de la différence qu'il porte sur lui ; il ne se sent pas condamné à 'être' sa mère, il peut continuer de se complaire dans sa relation à elle, allant jusqu'à projeter de l'épouser plus tard.

Quand le bébé est une petite fille, les choses vont être plus compliquées. Comment peut-elle, elle si identique à cette mère, trouver le moyen de s'en démarquer, de s'individualiser, de se différencier ? La seule solution, acrobatique, qui s'offre à elle c'est d'acquérir l'élément différenciant dont le bébé garçon a fait son profit. Elle va donc se tourner vers son autre parent, ce père en tout points 'différent' de sa mère, et le lui demander. Cette audace ne sera pas sans conséquence : elle en paye parfois le prix, sa vie durant.

Si on prend acte du caractère hautement dramatique de cette période de la vie, bien trop étroitement enfermée sous l'étiquette du complexe d'Œdipe, on peut lire autrement le malaise qui affecte autant les relations des femmes et des hommes que celles des mères à leurs enfants.

Mais un père servirait-il seulement à permettre à sa fille de quérir auprès de lui l'élément différenciant ?

Non !

Un père est surtout là pour offrir à son enfant la possibilité d'amender la terreur qu'il a conçue face à la mère.

On peut en effet le définir comme cet individu tel qu'en sa présence, sinon de par son existence, la mère soit soudainement perçue par l'enfant comme bien moins puissante qu'il n'était porté à le croire.

Et on peut en conclure qu'il ne peut y avoir de père en dehors de l'investissement que la mère opère sur lui, au point de s'aliéner à lui, d'une aliénation salubre pour tous.

D'une aliénation salubre, autrement dit, pour elle aussi.

Car, quoiqu'elle fasse seule, elle reste enfermée dans un débat douloureux.

Qu'en est-il, en effet, de cette toute-puissance que lui suppose son bébé?

Est-ce seulement lui qui la décrète, ou bien existe-t-elle réellement et n'en fait-il, lui, que la banale lecture ?

Hommes et femmes aujourd'hui

Cette toute-puissance existe réellement.

Et j'en ai trouvé la preuve, sinon l'aveu, dans 'Universalité occidentale et Particularité japonaise', un écrit de Madame Tanasawa elle-même.

Je cite :

« ...lorsque j'ai eu un enfant et vécu avec lui, j'avais une curieuse sensation sur ma position, assez contradictoire dans la société : en tant que femme, je me trouvais 'inférieure' dans la société dominée par les hommes, alors que je pouvais prendre une position de 'fort' vis à vis de cet enfant 'faible' ; je pensais assez souvent, mon petit enfant dans mes bras, que j'aurais pu le jeter de la véranda, voire même le tuer si je l'avais voulu. D'être mère n'était pas, à mes yeux, autre chose que de vivre ce double rapport de forces contradictoires. »

Fin de citation.

Je crois que ce qu'a ainsi exprimé Madame Tanasawa, peut être érigé en vérité universelle. Une vérité universelle, c'est quelque chose de fondamental que chaque culture accommode à sa façon : cuit au four ou bien en souchi, le poisson est d'abord et toujours du poisson.

Cette vérité universelle me semble pouvoir servir de point de départ à toute réflexion sur la relation des parents à leurs enfants.

Madame Tanasawa nous apprend que la prise de conscience du pouvoir qu'elle détient lui est venue du contact qu'elle a vécu quotidiennement avec cet enfant dont elle assurait les soins.

Mais ce qu'elle ne sait peut-être pas, ce qu'elle ne dit en tout cas pas, c'est que ce pouvoir, elle l'a toujours eu !

Elle l'a eu, en elle, dès la conception de son enfant.

Son corps, qui a abrité cet enfant tout au long de la grossesse, a lui-même été le lieu, muet bien sûr, du débat qu'elle a réussi plus tard à mettre en mots.

Pendant neuf longs mois, elle a eu, à chaque seconde, le pouvoir, inconscient bien entendu, de mettre fin à cette vie qui se construisait en elle. Pendant neuf longs mois, elle a décidé, à chaque seconde, de reconduire sa décision de donner vie.

Et c'est parce que l'ensemble des bénéfices que devait lui apporter cette grossesse lui est apparu substantiel, que cette grossesse a été menée à bien.

Ça ne lui est pas spécifique. Ça se passe ainsi pour toutes les grossesses, et ce, depuis que la vie se transmet sur ce mode.

Ce que nous apprend donc le propos de Madame Tanasawa, c'est qu'une mère recèle en elle un pouvoir de vie et de mort sur son enfant.

Un pouvoir précoce et d'autant plus effrayant - à exercer par elle, comme à vivre par son enfant - qu'il se déploie dans une discrétion infinie au point qu'on s'est évertué à le dénier.

Et je crois que c'est cette dénégarion qui est responsable de tous les problèmes qui se rencontrent aujourd'hui.

Toutes les mythologies et toutes les religions, autrement dit tous les systèmes symboliques destinés à aider les humains à percevoir le monde environnant et à s'y inscrire, se sont en effet évertuées à forger des figures maternelles pétries d'amour, de désintéressement et d'esprit de sacrifice.

Comment, sur ce fond mythique, une mère peut-elle vivre, autrement que dans le désarroi, son ambivalence constitutive ?

Pendant le plus clair de l'histoire de l'humanité, elle s'est référée à ses semblables, à ces autres mères qui l'ont aidée à supporter la surdité et la dénégarion des hommes, à accepter et composer avec cette conspiration du silence. Elle s'est faite aider par ces autres mères, par ces femmes, pour partager l'épreuve et payer, du refoulement de ses perceptions, le prix de sa créativité.

Et puis, un jour, elle a investi d'autres domaines. Elle a en particulier expérimenté le lieu de la créativité masculine jusque là interdite. Elle a investi le monde du travail. Elle y a excellé. Et elle en a acquis comme une vision nouvelle du monde environnant.

Elle a du coup démystifié son partenaire. Elle a entrepris de l'interroger. Elle a osé le mettre en cause. Lui qui a usé ouvertement de sa force physique pour tuer, faire les guerres. Lui qui a assumé son pouvoir de mettre fin à des vies. Lui qui l'a soumise et qui est allé jusqu'à lui demander de se transmuier en 'sainte' mère. Lui qui l'a contrainte à croire qu'elle était 'toute vie, toute douceur, toute abnégation'. Lui qui l'a exclue du pouvoir de donner la mort.

S'il ne pouvait pas y avoir de dialogue, si cet état de fait était destiné à demeurer immuable, pourquoi ne s'inscrirait-elle pas, elle aussi, dans la chaîne des pouvoirs ? Assujettie comme elle l'est, pourquoi lui serait-il interdit d'assujettir à son tour ? Et si on attend d'elle qu'elle cesse d'assujettir, ne faudrait-il pas qu'on cesse de l'assujettir ?

Je trouve qu'il en va, là, comme de la prise de conscience de Madame Tanasawa du pouvoir qu'elle a quand l'enfant est dans ses bras, alors même que ce pouvoir a toujours existé.

On ne peut pas séparer les maillons de l'assujettissement.

La période que nous vivons est une période de formidable mutation.

Les femmes prennent une parole qu'elles ont mis beaucoup de temps à oser prendre et qu'elles n'ont gagnée, quand elles y sont parvenues ici ou là, que de haute lutte.

Moi, ce que je les entends exprimer, quand elles m'entretiennent de leur relation à leurs enfants et à leurs compagnons, c'est leur désarroi, c'est leur détresse. Je les entends hurler, taper du poing sur la table et dire à la cantonade, comme le fait une certaine Jeanne : « il faut qu'on cesse de nous enfermer dans les schémas qu'a fait forger la peur de leur mère que les hommes ont gardée en eux. Nous ne sommes pas plus des salopes que des saintes. Nous aussi, nous avons eu peur de notre mère. Nous aussi, nous continuons d'en avoir peur. Nous aussi, nous dénonçons le pouvoir rampant qui a laissé sa trace sur nous. Nous voudrions rompre cette maudite transmission de notre mère à nous. Et, à défaut, nous ne voulons plus rester seules avec notre ambivalence. Nous voulons qu'on nous affronte. Nous voulons qu'on nous aide à assumer cette part de nous-mêmes qui nous verse dans une insupportable culpabilité. Responsable, soit ! Coupable, non ! »

Et pour faire écho à Jeanne, un autre propos encore, celui de Simone haranguant les hommes : « à quoi vous aura donc servi de posséder cet organe, dont vous ne cessez pas de vous prévaloir, pour continuer d'être ainsi tenaillés par la peur de

mères dont vous n'osez pas vous détacher ? Nous, nous ne sommes pas vos mères ! Nous sommes vos partenaires ! Et nous traînons la même peur que la vôtre ! À ceci près que nous n'avons disposé d'aucun moyen propre pour nous en extraire ! Ce n'est jamais de gaîté de cœur que nous déployons notre pouvoir autour de nos enfants. C'est vous qui nous y contraignez, à ne pas vouloir admettre que nous partageons le même désarroi. Dressez vous ! Soyez adultes ! Aidez-nous ! Secouez nous ! Protégez nous de notre propre peur ! Et tant que vous ne le ferez pas, nous serons comme ces puissances de la guerre froide, nous n'aurons pas d'autre stratégie que la dissuasion.

Jeanne, comme Simone, ne cultivent le paradoxe qu'en apparence. Elles reconnaissent en elles la même peur que celle que leurs partenaires respectifs ont de leurs propres mères. Et elles demandent en même temps à ces partenaires de cesser d'avoir un pouvoir sur elles. Mais si ce pouvoir ne devait exister d'aucune manière, comment parviendraient-elles à protéger leurs enfants de la peur qu'elles suscitent en eux ?

Les jeunes parents, ceux que j'ai rencontrés ces tout derniers temps, me semblent expérimenter sur ce point quelque chose de neuf. Sainement défiants à l'endroit des messages environnants qui voudraient les mettre au service exclusif de leur enfant, ils semblent avoir compris que c'est par l'entretien de leur relation de couple qu'ils se préserveront et préserveront leurs enfants. Et, en cela, ils amorcent un tournant salutaire.

La direction nouvelle qu'ils seraient en train de prendre, paraît plus prometteuse. Les pères, s'évertuant à faire en sorte que la mère de leurs enfants demeure 'amoureuse' d'eux, sont sur la bonne voie.

Il faudrait alors concevoir le couple comme l'association de deux individus dont chacun demande à l'autre de le protéger contre la peur de sa propre mère.

Autrement dit, une aventure dangereuse, mais une ouverture à autre chose !